

Place aux livres

Number 58, Summer 1999

Présences en Nouvelle-France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7741ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

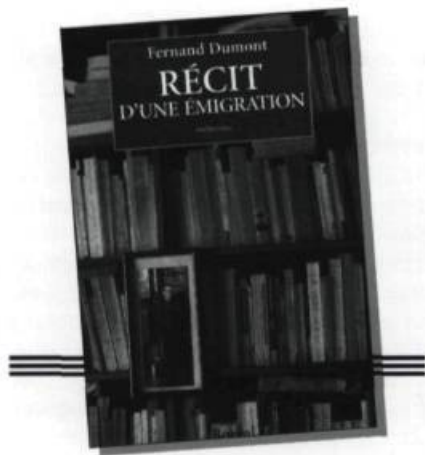
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1999). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (58), 53–57.



Fernand Dumont. *Récit d'une émigration, mémoires*. Montréal, Boréal, 1997, 268 p.

Fernand Dumont a écrit ses mémoires peu de temps avant son décès, survenu le 1^{er} mai 1997. L'ouvrage qu'il a laissé est, à n'en pas douter, le plus personnel et le plus émouvant de toute son œuvre. Sociologue de réputation internationale, philosophe et homme de foi, Fernand Dumont a choisi de faire le récit d'une émigration, celle de son passage du milieu familial et social de la petite ville ouvrière de Montmorency à la « cité savante », caractérisée, elle, par la recherche, les études scientifiques, les livres et l'écriture.

C'est à travers ses lectures, ses études, ses rencontres, ses amitiés et ses réalisations que Fernand Dumont donne des reflets de lui-même. Il nous fait part des grandes interrogations qui ont guidé ses recherches, lesquelles ont donné naissance à plus d'une vingtaine de livres et à une pléiade d'articles scientifiques, parus dans diverses publications. Divisé en sept chapitres, ce récit pourrait constituer le testament intellectuel de Fernand Dumont.

Après avoir dépeint son pays natal, l'auteur s'attarde à décrire les institutions d'enseignement qu'il fréquenta. Manifestant un goût prononcé pour la lecture et la philosophie, Fernand Dumont nous fait partager ses premiers coups de cœur, avec, entre autres, l'œuvre de Gaston Bachelard et celle de Maurice Blondel. De plus, il présente le contexte intellectuel dans lequel il étudia en sciences sociales à l'Université Laval. Influencé davantage par Émile Durkheim et ses continuateurs, l'universitaire s'intéresse à la psychologie, à l'histoire, à la littérature et à la poésie.

Professeur de sociologie à l'Université Laval, Fernand Dumont s'est très tôt préoccupé de la « configuration de la culture » et de la manière dont elle engendre un savoir. S'orientant vers une sociologie de la connaissance, vers la critique des sciences hu-

maines et l'épistémologie, l'auteur a examiné diverses disciplines au cours de sa carrière, dont l'économie, l'anthropologie, la théologie et l'histoire. Cette entreprise d'ausculter les sciences humaines donna naissance à plusieurs livres et à plusieurs belles collaborations. Pour Fernand Dumont, le livre était d'une certaine manière la prolongation d'une réflexion et participait à l'interrogation sur l'expérience de la connaissance. C'est pourquoi il ne cessa jamais d'écrire, sachant que « les interrogations qui soutiennent une aventure intellectuelle sont, en définitive, sans réponse arrêtée ».

Dans ce récit, Fernand Dumont s'attarde au contexte de la fin des années 1960 et décrit sommairement les bouleversements idéologiques que connut le Québec dans les années 1970. En 1968, Fernand Dumont publie le livre « fondateur » de toute sa démarche comme intellectuel et humaniste, *Le lieu de l'homme*, un essai qui explore la culture envisagée comme une médiation de la conscience, à la fois distance et mémoire. Cet intérêt de l'auteur pour la culture trouve ses origines dans le récit de sa propre migration personnelle d'un univers culturel à l'autre, comme on l'a dit plus haut. Dans *Récit d'une émigration*, on découvre ou redécouvre le contexte intellectuel et politique qui a entouré la publication des nombreux ouvrages de Fernand Dumont. On apprend également à connaître le croyant, l'auteur d'*Une foi partagée*. À la fin de son récit, l'auteur s'attarde à décrire les grands moments de l'Institut québécois de recherche sur la culture, qu'il présida à partir de 1979. Il n'hésite pas à souligner l'apport des pionniers de l'Institut, de ses chercheurs, de ses nombreux collaborateurs et leurs contributions aux publications scientifiques qui ont vu le jour au sein de cette institution, connue aujourd'hui sous le nom de INRS-Culture et Société.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la description des tâches inachevées de l'auteur et à ses projets. Portant un intérêt marqué pour la poésie, étant lui-même auteur de plusieurs poèmes, Fernand Dumont souhaitait, entre autres, peu de temps avant son décès, rédiger une « poétique de la culture », un essai qui devait aller au delà du principe du désenchantement du monde. Il voulait faire encore beaucoup et poursuivre sa réflexion sur la Culture. Pour utiliser certains mots de François Dumont, *Récit d'une émigration*, clôt l'œuvre et introduit aussi à la pensée de l'un des plus importants intellectuels du Québec.

Yves Hébert



Diane Lamoureux (dir.). *Les limites de l'identité sexuelle*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1998, 195 p. (Coll. Itinéraires féministes).

La sexualité fait parler. Ainsi, la société définit des pratiques et des cadres sexuels : hétérosexuel, bisexuel, lesbienne ou gai. La forme que prend l'identité sexuelle est en fait beaucoup plus complexe. Elle peut être en lien avec l'âge, l'ethnie ou la classe sociale. De même, l'interrogation sur l'identité peut toucher davantage le genre (masculin, féminin) que l'orientation sexuelle. En effet, de plus en plus de personnes se déclarent androgynes ou transsexuels ou s'identifient à un mode de vie s'éloignant d'une catégorie établie. Il existe ainsi un espace indéterminé qui s'oppose à une division fixe du féminin et du masculin, de l'hétérosexualité et de l'homosexualité. Dès lors, comment le féminisme ou les mouvements gais et lesbiens peuvent-ils fonder leur représentation politique en fonction d'identités difficiles à délimiter? *Les limites de l'identité sexuelle* tentent d'éclaircir cette question.

Dans cet ouvrage, huit chercheuses et chercheurs posent un regard critique sur l'identité sexuelle tout en soulignant les contraintes imposées par les régulations et les normes construites par la société. Pour soutenir leurs positions, ces sociologues, politologues ou anthropologues utilisent les notions, parfois complexes, propres à leurs disciplines respectives. Ils se réfèrent aussi aux théories récentes sur l'identité sexuelle qui apparaissent dans les études gaies et lesbiennes ou féministes. L'ouvrage, qui fait suite à un colloque qui a eu lieu à l'Université Laval, en mai 1998, comprend quatre axes de réflexion. Premièrement, on examine la façon dont de nouvelles formes d'identités transforment les rôles masculins et féminins. Puis, on aborde le problème que pose la construction sociale de l'identité « femme » aux féministes d'aujourd'hui. Dans une même perspective, on se questionne sur les

bases des mouvements gai et lesbien et sur la façon dont l'identité liée à ces communautés se transforme au cours des générations militantes. Les trois derniers textes de l'ouvrage abordent le *queer*, théorie qui met en valeur la multiplicité des sexualités et remet en cause toutes les catégories existantes. Les auteurs tentent d'expliquer ce phénomène et s'interrogent sur la possibilité de produire une action collective sur le plan politique. En définitive, ce livre conduit à repenser notre perception des identités sexuelles. Il nous aide aussi à réfléchir ou à prendre position sur la relation de ces identités avec le champ politique.

Mathieu Arsenault



Rose Dompierre. *Les Masson de la Grosse Île racontent...* Montmagny, La Corporation pour la mise en valeur de Grosse-Île inc., 1998, 936 p.

Ce livre captivant par son histoire l'est aussi par la qualité des recherches. C'est un outil de travail fiable. Il est basé sur des documents officiels : registres de paroisses et d'écoles, lettres, coupures de journaux. Les sources sont toujours notées, donc vérifiables. De plus, le travail est enrichi de témoignages oraux et écrits des Masson qui ont vécu à la Grosse Île, de leurs enfants et de leurs petits-enfants.

De nombreuses photos ajoutent une importante dimension au livre. Elles forment, avec le texte, une mosaïque qui représente une vue d'ensemble du village de Grosse Île et des familles qui y résidèrent au siècle dernier et dans la première moitié du présent siècle.

Comme on le sait, de 1832 à 1937, la Grosse Île, située en face de Montmagny, servit de station de quarantaine humaine. Ce que le public connaît moins bien, parce que peu évoquée jusqu'à ce jour, c'est l'histoire des employés et de leur famille en service à cette station.

Madame Rose Masson Dompierre nous fait découvrir ces gens pour qui leur travail

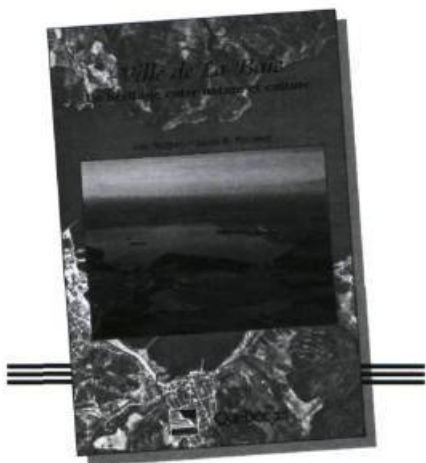
était devenu une vocation. Les employés accueillirent l'immigrant avec beaucoup de sollicitude. Ils ont su faire de la Grosse Île le symbole de l'accueil généreux des gens d'ici envers les arrivants, sans distinction de nationalité et de religion.

La famille Masson fut celle qui s'est démarquée sur l'île. Elle a vécu sous les trois périodes importantes : la quarantaine humaine (1832-1937), les recherches bactériologiques (1941-1945) et la quarantaine animale (1945-1988). Ils y ont occupé plusieurs postes : boulanger, ambulancier, charretier, ingénieur, médecin, télégraphiste, opérateur pour la station de Marconi, commis de bureau, canotier, gardien, responsable du transport du courrier, manœuvre, contre-maître, journalier préposé à la maintenance, aux bouilloires (fabrication de l'électricité), directeur administratif pour la Défense nationale et pour Agriculture Canada, cuisinier et menuisier.

L'auteure a su recréer les ambiances, mettre en perspective et rendre vivants les événements qui se sont déroulés à la Grosse Île. Son livre va au-delà des familles Masson. Il raconte le quotidien d'un village presque isolé à longueur d'année soit à cause de la quarantaine, soit à cause des glaces sur le fleuve. Il a vu naître une vie sociale intense et des liens affectifs très forts se sont développés.

Ce livre se devait d'être écrit et l'auteure, Rose Masson Dompierre, l'a fait avec brio. Un livre à lire et à relire... absolument!

Denis Chouinard



Luc Noppen et Lucie K. Morisset. *Ville de La Baie. Un héritage entre nature et culture.* Québec/Ville de La Baie, 1998, 126 p.

Luc Noppen et Lucie K. Morisset nous font découvrir un riche paysage construit sur les rives de la baie des Ha! Ha!. Le lecteur appréciera les quelque 300 photo-

graphies, dessins et cartes qui permettent de bien suivre les auteurs lors de ce périple à travers plus de 150 ans d'histoire, de culture et d'architecture dans cette ville industrielle du Saguenay.

La première partie du livre nous ramène à l'époque héroïque de la colonisation des premières paroisses qui formeront Ville de La Baie, en 1976. Dès les débuts, les traits originaux de la région se remarquent. Ce n'est pas un mais plutôt deux noyaux d'activités qui se développent dans le canton de Bagot. L'esprit de rivalité, qui se retrouve toujours dans la municipalité, transparaît dans les anecdotes rapportées dans ce bref historique. Des noms prennent tout leur sens alors que les auteurs expliquent que Ha! Ha! aurait pour origine un terme provenant de l'architecture du paysage : ahah signifie une perspective qui se referme en cul-de-sac et qui trompe l'œil.

Les deuxième et troisième parties mettent en valeur la diversité de l'architecture religieuse, commerciale, industrielle, publique et privée. L'inventaire met en lumière 200 monuments, témoins depuis plus de 150 ans de la vie des Baiverains. Par exemple, dès 1926, des bungalows seront construits par la ville de compagnie Port-Alfred. L'église Saint-Marc introduira le modernisme dans l'architecture religieuse au Québec dans les années 1950. Les auteurs prennent aussi le soin de conseiller différentes avenues pour la sauvegarde d'édifices anciens et ils commentent certaines restaurations malheureuses. Selon eux, «Ville de La Baie recèle un catalogue complet d'architecture, monuments qu'il vaut la peine de connaître».

La lecture de ce livre invite à savourer une foule de détails. Chaque édifice est unique, il raconte son histoire et celle de ses occupants. À l'exemple de Ville de La Baie, chaque municipalité du Québec devrait préserver et mettre en valeur son patrimoine architectural. Les citoyens pourraient être surpris de la richesse qui meuble leur quotidien.

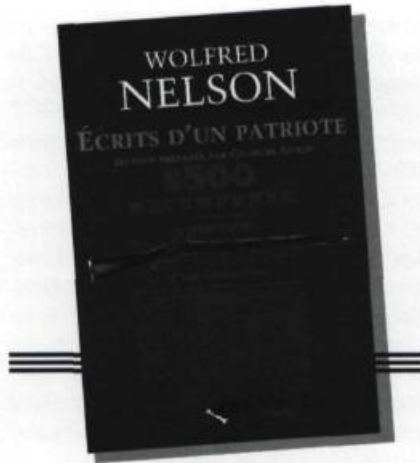
Patricia Côté

François-Marc Gagnon. *Chronique du mouvement automatiste québécois.* 1941-1954. Outremont, Lanctôt éditeur, 1998, 976 p.

Cette immense chronique marque une nouvelle étape dans la consécration de l'automatisme. La responsabilité ne pouvait en échoir que sur de solides épaules, comme celles de l'historien de l'art François-Marc Gagnon, professeur à l'Université de Montréal, dont le visage est bien connu des fidèles de la Télé-Université.

Pour couvrir tous les événements automatistes de ces quatorze années décisives, l'auteur a choisi une forme de récit chronologique. Son défi était de maintenir une unité parmi la masse et la diversité des faits racontés, qui rendent difficile les vues d'ensemble sur ce livre et risquent de nuire parfois à la cohérence d'une lecture linéaire trop partielle. La chronique pourrait en fait être décortiquée pour former des dizaines de récits indépendants, mais encore fourmillants de détails, sur la carrière de chacun des protagonistes, sur l'histoire des institutions d'enseignement de l'art, sur les transformations du climat intellectuel sous Maurice Duplessis ou sur le journalisme des années 1940. Le pari de Gagnon est que la lumineuse rupture de Refus global soit assez puissante pour donner un sens à la myriade de destins qui s'y sont croisés pendant un instant. Des années d'incubation durant la Seconde Guerre mondiale, où le public québécois a eu subitement à proximité toute une partie de l'avant-garde européenne réfugiée en Amérique, jusqu'aux luttes autour du manifeste suivies d'années passées par les signataires à prendre peu à peu des chemins divergents, le livre suit de près une vingtaine de héros à Montréal, Saint-Hilaire, Paris et New York. À travers d'innombrables cassures narratives, la chronique s'invente une structure qui s'impose à travers les trois types de discours qu'elle comporte. L'épine dorsale du récit est un abondant discours narratif en dents de scie sur les automatistes et leurs faits et gestes. Gagnon incorpore dans cette trame principale le touffu discours critique écrit dans les années 1940 et 1950 par les journalistes qui avaient encaissé le choc des révolutions proposées par les artistes. Le troisième élément du texte est le discours critique de Gagnon lui-même. L'auteur s'attache surtout à fournir des éléments théoriques sur les démarches des automatistes. Ainsi, il commente davantage la réception critique des œuvres que les œuvres elles-mêmes. Ce parti pris est efficace : la multiplication des points de vue permet à Gagnon d'effectuer un travail pédagogique considérable. En réfutant patiemment les critiques obtus, en rapportant les débats de l'époque et en laissant aussi entendre des visionnaires qui n'ont pas beaucoup d'égaux aujourd'hui, le professeur chevronné démystifie l'automatisme et prépare par des mots l'œil et le cœur à des rencontres artistiques. On remarquera au passage que ce livre exigeant ne comporte aucune image.

Alain Huot



Wolfred Nelson – *Écrits d'un patriote*.
Édition préparée par Georges Aubin. Montréal, Comeau et Nadeau, 1998, 179 p.

Spécialiste des sources historiques relatives aux Patriotes contestant le «parlementarisme truqué» de l'Acte constitutionnel, Aubin nous offre ici quelques écrits de Wolfred Nelson, médecin innovateur, politicien charismatique et homme d'affaires avisé. Après quelques hors-d'œuvre où on voit, entre autres, le politicien vantant, en 1827, «notre Excellent et Noble Souverain» et le médecin niant la prétendue difformité stérilisante de Madeleine Cheval-Saint-Jacques – tante de ma grand-mère Évangéline Cheval-Saint-Jacques...! – pour avoir «introduit chez elle un bougie plus gros et long que le pénis chez les hommes ordinaires», on en arrive à la substantifique moelle : les Rébellions.

Cause principale : le Conseil, dont les membres sont nommés par le gouverneur, et qui n'est qu'une masse hétérogène d'ignorance, d'orgueil et de présomption, dont les fonctions et décisions paraissent consister dans une opposition éternelle aux désirs du peuple, [...] et] qui cherche à forger les chaînes de l'esclavage pour tous ceux qui ne sont pas de son origine et de sa foi politique.

Contre ce «Conseil habitué à faire le mal», tant par ses «concessions prodigieuses de terres» que «l'irresponsabilité de la plupart des fonctionnaires [...] et] la mauvaise administration de la justice», une seule solution : la révolte, car «nous ne pouvons continuer d'être sujets qu'autant que nous serons traités comme tels et non pas comme des esclaves». Précisons : «Tout sujet loyal de l'Angleterre devrait se tenir prêt à sauter au collet de ces créatures de la tyrannie». De toute façon, le «Dieu bon et juste, et parfois vengeur, [...] ne pourra laisser] impunis le Vol, le Brigandage, le Meurtre, le Viol, et toutes les autres atrocités dont notre pauvre

pays a été la scène depuis plus d'un an» (30 janvier, 1839). Mais Wolfred, rebaptisé Loup Rouge par les bureaucrates, devra se faire à l'idée que le Jésus miséricordieux de l'Évangile a remplacé le Yahvé vengeur de l'Ancien Testament ...

Constatons à notre tour que ces textes contribuent grandement à nous faire mieux comprendre la quotidienneté de nos Patriotes, mais qu'il serait sans doute souhaitable d'y retrouver dans une prochaine édition une présentation resituant le contexte historique et le personnage (ou à tout le moins, placer la chronologie au début), des précisions sur le choix des textes et sur la périodisation 1812-1842, alors que le docteur continue à écrire, et ne décède qu'en 1863, et une bibliographie aussi complète que possible concernant les sources. De la sorte, méticuleux et vulgarisateurs y trouveraient leur compte.

Robert Lahaise



Michel Noël et Jean Chaumely. *Histoires de l'art des Inuits du Québec*, Éditions HMH, Montréal, 1998, 115 p.

L'ethnologue Michel Noël, récipiendaire du Prix du gouverneur général du Conseil des arts du Canada, en 1997, est également un écrivain fort connu pour ses descriptions épiques concernant la vie et l'art contemporain de diverses communautés autochtones du Québec. Cette fois-ci, avec ses *Histoires de l'art des Inuits du Québec*, on aurait pu croire qu'il allait nous livrer une étude à caractère historique relatant l'évolution des perceptions face à l'art des Inuits du nord du Québec (un territoire aujourd'hui appelé Nunavik). Au contraire, il s'agit plutôt d'un essai dominé par une vision bien personnelle de la vie des communautés inuites que Michel Noël fréquente depuis près de 25 ans. Plus accessoirement dans ce livre, on traite aussi des arts visuels au Nunavik, et c'est peut-être là qu'entre en jeu le second auteur, Jean Chaumely, sans toutefois

que cela soit clairement indiqué à l'intérieur de la publication.

Dans son ensemble, ce livre comporte deux grands chapitres, dont le premier s'ouvre sur une description du Nunavik qui laisse songeur par ses connotations chrétiennes après tout étrangères à la tradition inuite : «la terre que Dieu donna à Caïn pour le punir». Dans les faits, cette étonnante citation à caractère biblique est utilisée avec style pour faire ressortir le portrait plus avenant que Michel Noël trace du territoire rude, mais généreux et grandiose qu'habitent les Inuits du Nunavik. Cependant, à peine amorcé, voici que le texte change radicalement de registre : le Nunavik devient alors le théâtre d'un voyage envoûtant au cœur des deux saisons inuites : l'été et l'hiver (une métaphore qu'emploie l'écrivain pour souligner l'aspect contrastant de l'environnement nordique). Passant du coq à l'âne, ce chapitre conclut sur une section touchant plus particulièrement l'art inuit contemporain. Les vues de l'auteur sur la sculpture de deux artistes inuits contemporains (Aisa Amittu et Mattiusi Iyaituk) ainsi que sur l'apport des femmes inuites artistes sont esquissées à grands traits. En effet, ces thèmes pourtant riches demeurent peu approfondis. Quant au deuxième chapitre intitulé «Des matériaux, des techniques», divisé en sept sous-sections, il relève d'un genre littéraire hybride où des commentaires souvent anecdotiques se confondent à ce qui aurait pu être des fiches techniques dont les contenus actuels demeurent lacunaires et auraient mérité une recherche documentaire plus étoffée. Globalement, on peut donc regretter que ce livre, qui prétend être, à certains égards, une introduction à l'art contemporain du Nunavik, donne si peu de détails sur les œuvres qu'il présente et sur les artistes qui les ont réalisées (leur village d'origine, les titres ou les interprétations provenant des artistes eux-mêmes, etc.). Soulignons aussi que parmi les 21 estampes figurant dans cet ouvrage, moins de la moitié d'entre elles sont reproduites intégralement, sans toujours respecter les couleurs des œuvres de référence. Les autres sont réduites à un détail graphique utilisé de manière décorative pour animer le corps du texte, ce qui dessert peu la connaissance des œuvres originales.

En somme, même s'il est loin de représenter un véritable ouvrage d'histoire de l'art des Inuits du Nunavik comme le titre pouvait le laisser sous-entendre, il faut pourtant reconnaître que les nombreuses reproductions d'œuvres et le travail soigné de mise en pages font de cette publication un livre très séduisant sur le plan de l'image. De plus, même s'il est souvent difficile de rattacher le propos du texte à une démarche cognitive et

historique sur le phénomène de l'art inuit, les dons de conteur de Michel Noël, avec ses descriptions sensuelles à saveur exotique et ses introspections somme toute subjectives, pourront satisfaire les néophytes en quête d'un univers esthétique «exotique» encore trop peu exploré. On peut ainsi envisager que cette publication contribuera à stimuler, à sa manière, le développement de l'ethnotourisme au Nunavik. Certes, voilà la contribution la plus significative de ce livre. Cependant, il faudra s'en remettre à d'autres sources pour se forger une image plus objective et sans doute plus conforme à la réalité inuite de ce qu'est et représente l'art contemporain des Inuits du Nunavik.

Louis Gagnon



Louise Simard et Jean-Pierre Wilhelmy. *La guerre des autres*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 1997, 402 p.

Il s'agit ici de la réédition d'un excellent roman historique publié pour la première fois en 1987. Ce récit, tout à fait vraisemblable, relate les aventures fictives de deux mercenaires allemands sensés avoir séjourné dans la «Province of Quebec» à l'occasion de la guerre de l'Indépendance américaine. Il est à noter que l'un des auteurs, Jean-Pierre Wilhelmy, a déjà fait paraître par le passé une étude faisant le point sur la venue et le séjour d'environ 10 000 mercenaires allemands dans la vallée du Saint-Laurent au cours de la période 1776-1783.

L'intrigue, fort bien tissée, repose essentiellement sur l'évolution et la complémentarité des profils psychologiques des deux personnages principaux, soit celui de la recrue Johann Vogel et celui du capitaine Georg Beyer. Dès le début du récit, lequel s'ouvre sur l'année 1776, ces deux hommes nous sont présentés comme étant sujets du duc de Brunswick, l'un des six princes de l'Empire germanique ayant accepté de louer d'imposants contingents militaires à une cou-

ronne britannique manquant alors de soldats pour étouffer la révolution faisant rage dans ses colonies américaines. Toutefois, alors que le premier personnage fait figure de jeune étudiant rebelle épris de justice et de liberté, le second est celui d'un militaire de carrière qui s'acquitte avec zèle de sa tâche d'officier de façon à refouler le souvenir d'une enfance tronquée. Leur rencontre, lors de circonstances tragiques, aura pour effet de souder leurs destinées. Johann sera bientôt enrôlé de force dans l'armée de son prince et tous deux, ainsi que plusieurs centaines d'autres mercenaires parfois accompagnés de femmes et d'enfants, prendront la route du Nouveau Monde. Au cours des sept années suivantes, Johann recourra à son instruction ainsi qu'à sa bonté toute naturelle pour prêter main-forte aux divers membres de son entourage, qu'ils soient Allemands ou Canadiens. Le capitaine Beyer, quant à lui, aura l'occasion de faire la connaissance d'individus dont la présence, bientôt indispensable, lui permettra de réapprendre à aimer.

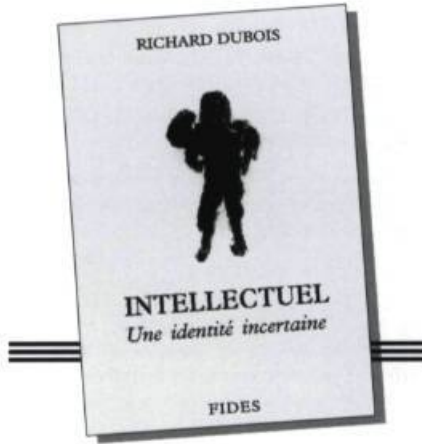
Le contexte historique servant de toile de fond à l'intrigue est admirablement dépeint. Ainsi, le lecteur, au fil des pages, est successivement témoin de la brutalité avec laquelle plusieurs des mercenaires allemands dont il est ici question furent recrutés, des pénibles conditions de voyage que ceux-ci durent endurer au cours de leur traversée de l'Atlantique, de leur vie quotidienne dans la vallée du Saint-Laurent, des relations parfois tendues, parfois amicales, qu'ils ont pu y entretenir avec les Canadiens et les Britanniques occupant déjà le territoire, enfin de l'établissement définitif en sol canadien d'un certain nombre d'entre eux à la toute fin de la guerre de l'Indépendance américaine.

Bref, *La guerre des autres* est un roman historique dont la lecture, fort agréable, permet sans aucun doute de rejoindre la réalité de ce que fut la venue et le séjour des mercenaires allemands dans la «Province of Quebec», à la fin du XVIII^e siècle.

Michel Arsenault

Richard Dubois. *Intellectuel, une identité incertaine*. Montréal, Les Éditions Fides, 1998, 79 p.

Essai philosophique et littéraire, ce livre s'adresse avant tout aux intellectuels. Richard Dubois lance un appel à l'action à des intellectuels québécois qui, selon lui, sont trop souvent au service du néolibéralisme ou victimes de la mode. Dans des chapitres qui traitent des différentes formes de «la parole», on découvre ce qu'est un intel-



tuel pour Dubois : francophone, souverainiste, marxiste, engagé et fier de ses idées. Bien que l'auteur exige «l'urgence du langage clair» (p. 76), le style quelque peu télégraphique et ramassé rend la lecture ardue. De plus, Dubois fait référence à de nombreux détails politico-historiques qu'il ne développe pas, ce qui peut être décevant pour de jeunes intellectuels qui ne les ont pas vécus.

Jouant sur les mots, multipliant les clins d'œil, il parle d'action et d'avenir. Le Québec, qui occupe le centre de sa réflexion, est mis sur un piédestal. Richard Dubois souhaite une critique interne de la démocratie, puis du nationalisme (p. 78). Il s'inquiète des universitaires qui s'arrogent le savoir et s'enferment dans leur tour d'ivoire sans se préoccuper de leur société. Résister à la suprématie du Capital, se réappropriar la parole, défendre la Raison, poser les vraies questions et garantir le droit à la critique. Projet ambitieux ou rêve d'un intellectuel déçu, en tout cas, Richard Dubois, lui, y croit.

Élaine Sirois

Jean-Pierre Charland. *Un viol sans importance*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 1998, 480 p.

Un viol sans importance, c'est l'histoire romancée de l'affaire Blanche Garneau. À l'été 1920, une jeune femme de Québec est retrouvée assassinée dans le beau parc Victoria. L'affaire aura des répercussions jusqu'à l'Assemblée législative, car des soupçons pèsent sur des gens près du pouvoir.

Comme l'auteur le souligne lui-même, tout avait été dit «dans le mode historique» par Réal Bertrand (*Qui a tué Blanche Garneau?* Montréal, Quinze, 1983). Mais l'histoire d'un meurtre crapuleux non résolu, dont il ne subsiste presque rien dans les dossiers de la police, se prête à merveille à une interprétation romancée. Jean-Pierre Charland



a si bien réussi l'exercice qu'il devient difficile à la fin de distinguer les faits de la fiction. Historien de formation, l'auteur se sert au mieux des lieux, des faits et des gens comme des enjeux sociopolitiques d'alors. Sa connaissance du microcosme de Québec des années 1920 l'aide à reconstituer le tableau, ce qui rend son interprétation tout à fait plausible.

Charland reprend donc, professionnellement dirais-je, les faits historiques mais les dépasse avec un plaisir marqué tout en restant de manière très efficace dans le champ du vraisemblable. Il a maquillé les noms et changé l'année. Il a créé le personnage principal, un mélange de héros/surveillant et de narrateur/analyste, par lequel transite toutes les données du problème. Les destinées de Renaud Daigle et de Blanche se croisent d'abord par hasard, puis toujours par personnes interposées, ce qui donne au héros un certain recul par rapport au drame. Mais attention, toutes ces précautions intellectuelles n'empêchent pas Charland de nous livrer un roman policier dynamique, loin du rythme des bonnes vieilles *Enquêtes Jobidon*.

La démarche policière décrite par Charland donne à réfléchir sur les méthodes d'enquête et sur l'impartialité de la justice. Le manque de moyens policiers, la simplicité des raisonnements, la légèreté, voire l'injustice flagrante, avec laquelle on dispose des pièces à conviction, des témoins, des suspects et même des policiers trop zélés sont renversants. Dans cette société des années 1920, où l'ignorance et la peur entretenues chez les petites gens servent les

pouvoirs politique et clérical, tout semble facilement présenté par les uns et accepté par les autres d'une manière dichotomique : noir/blanc, bleu/rouge, lettré-riche-bienveillant/ignorant-pauvre-malsain, gens de la haute-ville/gens de la basse-ville... Dans cette perspective, les raisonnements sont courts, les tabous nombreux et une mauvaise réputation peut rapidement détruire une vie, ce qui ralentit les ardeurs des redresseurs de torts. C'est dans cette ambiance, recrée de main de maître, que le lecteur espère voir émerger la lumière de la justice.

L'auteur se montre généreux en descriptions des lieux et les nombreuses ballades dans la ville et sa banlieue sont de véritables voyages dans le temps fort agréables. L'auteur décrit les mœurs, les conventions sociales, les conditions féminine et masculine et les relations hommes-femmes avec sensibilité. Ces références, loin de nuire à la trame dramatique, viennent enrichir l'histoire. Bien intégrées, elles prennent souvent la forme d'une réflexion sur l'enjeu d'une situation et sur les moyens à la portée des antagonistes, ce qui nous place vraiment dans la peau des personnages. On ressent bien le contrôle qui s'exerce par les conventions sociales, même dans le cas de personnages plus dégourdis.

Le roman de Jean-Pierre Charland est le résultat d'un mélange équilibré de connaissances et d'imagination dans lequel il y a place pour les scènes d'action et les détails crus autant que pour les analyses psychologiques et sociologiques nuancées. *Un viol sans importance* n'est pas une histoire banale... ainsi racontée. ♦

Guylaine Girouard

